Le baromètre

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 16

PDF erstellt am: **10.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-206808

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Ce fut Emile Javelle qui en donna l'idée, en 1874; l'architecte Carrard, de Lausanne, en dessina le plan, et la construction s'en fit, en août et septembre 1876, sous la direction de M. E. Dufour, architecte, à Lausanne, et de son ami, Alfred Hutchinson, à Vevey. M. E. Dufour a fait de ces travaux un récit très vivant qui a paru dans l'*Echo des Alpes* de 1906 et auquel nous empruntons ce qui suit :

Alfred Hutchinson, garçon décidé, Ecossais (c'est tout dire) m'avise une demi-heure avant le départ du train; il court à son chantier de l'endiguement de la Veveyse et, sans autre, appelle son contremaître Antonio Demagdelena, son petit frère Pietro et leur enjoint de se préparer à partir. Les braves ouvriers prennent leurs vestes et nous suivent à la gare, ignorant — les pauvres — où leur patron va les conduire.

Au guichet on prend des billets pour Martigny, où, à peine arrivés, un char nous conduit à Orsières. Il nous faut des porteurs, des mulets, de la paille, des vivres et le reste. Le président de la commune, M. Fidèle Joris, amène tout le village et fait de son mieux pour nous satisfaire. Comme porteur qualifié pour le transport journalier des vivres, il nous présente un hercule âgé de 21 ans, qu'il nomme le plus fort baudet de la commune! Va pour le plus fort baudet, et Emmanuel Lovay est engagé sur le champ avec une solde de 6 francs par jour.

Nous engageons encore à titre de maçon, un nommé Berlenda, puis deux manœuvres, ce qui porte à six, y compris Lovay, le nombre des hommes pour commencer le travail.

Avant le départ d'Orsières, où nous devons coucher, le porteur me fit venir dans la grange où il allait dormir et me dit: «Apesez, monsieur!» ce qui voulait dire : «Jugez de la charge.» Certes, c'en était une, et une forte; aussi bien, à peine mon homme endormi, je m'empressai de lui en enlever un bon tiers. Jugez plutôt : un cric, 2 marmites, 1 hache, 3 ou 4 kilos de pain, macaronis, farine de maïs, chocolat, etc., etc., cela pesait exactement 72 kilos. Sitôt debout, je me rendis à la grange: Lovay était déjà parti et avait déjà rechargé sur sa hotte tout ce dont j'avais cru devoir l'alléger. Tant pis pour lui!

Nous partons tous alors en file indienne; car, outre le personnel déjà nommé, nous avions une bande d'habitants de la contrée, vieux et jeunes, hommes, femmes et enfants de tout âge qui, tout heureux de gagner quelque chose, s'empressaient autour de nous pour porter, qui des vivres, qui de la paille ou des planches pour la construction. Nous prenons des mulets pour les grosses charges, mais l'on nous avait promis plus de beurre que de pain, comme l'on dit, car, au lieu de monter jusqu'aux rochers de Dassiez, ils étaient à peine au haut de la combe d'Orny, qu'un bloc de rocher insignifiant les empêchait soi-disant d'aller plus loin. L'expérience était faite et, devant ce mauvais vouloir, je congédiai séance tenante les muletiers et leurs bêtes; c'est donc à dos d'homme que les transports seront effectués désormais.

Nous arrivâmes à pied d'œuvre par un temps superbe, les premiers porteurs avec la paille, les vivres et enfin une tente. D'autres porteurs déposèrent les planches qui allaient nous être d'un grand secours pour établir un toit provisoire sur l'ancienne chapelle.

Notre premier soin fut de planter la tente, que nous avions voulu louer à l'arsenal de Morges, mais que son directeur voulut bien nous confier à titre gracieux. C'était une tente pour cinq personnes, et vous jugez que la place était largement suffisante pour y loger mon ami Hutchinson, moi-même et notre vaillante chienne Bellone, une superbe bête de la race de Terre-Neuve. Nous y plaçâmes en outre nos objets les plus précieux : cartes, plans, album de dessin, livres et même un fusil de cadet (Wetterli), une arme de rien du tout, direz-vous, mais qui tire tout de même sa marmotte à 150 mètres. Il a encore un autre avantage, c'est d'avoir un effet moral; car, seul avec ces ouvriers italiens à 2700 mètres, je jugeai que la présence d'un canon bronzé pouvait leur en imposer. Puisque je parle d'Italiens, je dois ajouter que mon Berlenda — le Napolitain — ne peut s'habituer au climat et que je le remplaçai très avantageusement par un maçon de Prassony, petit village au-dessus d'Orsières. Il s'appelait Ambroise Pelluchoux et avait un caractère jovial et gai, chantant sans cesse et stimulant ainsi mes Italiens, passablement dépaysés.

Une fois la tente bien fixée, nous nous occupons de réparer l'oratoire qui allait servir de cuisine et de dortoir. J'avais obtenu de M. le curé d'Orsières l'autorisation de l'utiliser, à la condition, bien entendu, que tous les saints en bois sculpté et autres images religieuses seraient absolument respectés.

Le petit Pietro fit la cuisine, apprêtant au mieux pour nous les macaronis, et la farine de maïs pour la polenta de ses compatriotes. Quant à la viande, les conserves ne suffisant pas, nous achetâmes à Orsières un beau mouton, qui vint sur ses pattes jusqu'à Orny, où il fut tué. Le propriétaire repartit avec la peau et le montant de la valeur de sa bête, 20 francs. Nous plaçâmes la viande dans un sac pour l'abriter des mouches, et le tout fut descendu dans une crevasse du glacier d'Orny, afin d'avoir de la viande fraîche chaque jour. Je dois dire qu'il y avait environ 300 mètres jusqu'au glacier, et Pietro trouvant la course un peu longue, nous déposâmes le deuxième mouton plus près du campement, dans un névé voisin. Pour continuer cette importante question du ravitaillement, je vous rappelle que le brave Lovay va et vient, apportant au camp le nécessaire à notre entretien.

Un jour, il lui arriva le petit incident que voici :

Comme je descendais à Martigny pour des achats de fournitures, ferrailles, lanternes et quincaillerie diverses, je trouve au Plan de l'Arche mon porteur tout en larmes. Le pauvre, qui portait un tonneau de 45 litres sur sa tête, sans même avoir des sangles, avait heurté un caillou et brisé son fût! Il gémissait, disant entre ses sanglots : « Je vas plus à Orny! » Je le consolai de mon mieux, le priant de redescendre, se reposer et ne plus penser à son malheur, ajoutant qu'un autre tonneau viendrait de Vevey et qu'il en boirait la première bouteille.

Et pendant que je pense aux mésaventures de cet homme si simple, mais si dévoué, je dirai que ses camarades de travail lui faisaient parfois quelque farce. Un jour, entre autres, on lui met des clous dans son pain de seigle, au risque de lui briser la mâchoire; une autre fois, le voyant arriver d'Orsières mourant de fatigue et de soif, on lui présente pour du vin une bouteille d'eau claire, que mon brave avale d'un coup, croyant boire du Désaley. Enfin, c'était un simple.

(*A suivre*) E. Dufour.

L'apéritif ! — M.***, dont l'avarice est proverbiale, a la manie cependant d'avoir du monde à sa table. Tout incroyable que cela paraisse, cela est.

Naturellement, les convives de cette maison hospitalière ne souffrent jamais d'indigestion.

L'autre jour, alors que l'un d'eux prenait congé, après le quart d'heure de politesse :

— Eh bien, mon cher, lui fait l'amphitryon, j'espère que vous voudrez bien revenir dîner chez nous?

— Mais tout de suite, cher monsieur, tout de suite.

Peinture et musique. — Un peintre reçoit un jour dans son atelier un compositeur illustre, de ses amis.

Tout en bavardant, le peintre esquisse un croquis : une négresse en son primitif costume.

— Ah! mon cher, ce dessin peut devenir un souvenir précieux, fait le musicien.

— Veux-tu que vraiment il en soit ainsi? ajoute le peintre. Ecris au-dessous quelque chose, n'importe quoi, mais qui ait trait à ton art, à la musique.

Le musicien prit la plume et écrivit :

« Une blanche vaut deux noires ».

LA FIANCÉE D'APPENZELL

Mélodie suisse.

Un de nos fidèles lecteurs veut bien nous adresser les lignes suivantes :

« Le couple des *neufs* mariés allemands, à la Revue du Kursaal, chante ses couplets sur l'air de la Fiancée d'Appenzell. Cette production, délicieusement accompagnée par l'orchestre, est accueillie chaque soir par des applaudissements et des bis répétés. La mélodie est très populaire, elle court nos rues depuis que la Revue l'a remise en vogue; mais le texte même de la Fiancée d'Appenzell est moins connu; il est cependant plein de fraîcheur et de poésie. Nous croyons bien faire de la donner ici, pour les amateurs des vieilles choses et des vieilles chansons. »

Enfin mon cœur d'ivresse
Va palpiter sans cesse!
L'objet de ma tendresse
M'assure de sa foi.
C'est bien le moins volage
Des bergers du village;
Il m'aime sans partage
Et n'aimera que moi!

Venez, ô mes compagnes!
Venez, voici mon plus beau jour,
Venez sur nos montagnes,
Venez chanter l'amour.

*

Demain ma tendre mère,
En quittant sa chaumière,
M'offrira la première
Mille cadeaux charmants!
Demain, dans la prairie,
Pour moi toute fleurie,
Bachelette jolie
Enviera mes rubans
Venez, ô mes compagnes, etc.

*

Adieu, riant bocage,
Discret et frais ombrage,
Où, sous le vert feuillage,
J'allais rêver le soir!
Adieu, fleurs et verdure
Ruisseaux au doux murmure,
Adieu, belle nature,
Je reviendrai vous voir!
Venez, etc.

Le baromètre

C'est un ménage très moderne. Le mari est souvent d'humeur irascible et sa femme ne sait par quel bout le prendre. Aussi a-t-elle installé dans l'antichambre un vieux baromètre. Dès que le père rentre, la fille, leur unique enfant, se précipite :

— Bonjour, papa.

— Bonjour...

Le ton est tout. Il y a tellement de façons de dire bonjour!

Bonjour rogue.
Bonjour attendri.
Bonjour sec.
Bonjour ému.

Selon le ton, la jeune fille s'approche du baromètre et place l'aiguille à : *Tempête... Beau fixe... Beau* ou bien *Variable...*

L'épouse vient le consulter et selon l'indication prend telle ou telle attitude...

C'est un ménage très moderne.

DZEMOTTET ET LE RELODZO

Le relodzo de Mollie-âi-Gaupe ètâi on pucheint relodzo que l'ètâi âo motî (église). L'avai doû mâ asse gros que dâi bouffet de gardaroba et, quand on lo remontâve, on vayâi clliau doû gros affére que s'infatâvant amont dein la tiéce, quasu treinta pî de hiautiau. Quand fièsâi lè z'hâore, ion, lo pe petit redecheindâ tot bounameint, et s'arretâve tant qu'à l'hâora d'aprî. Po pouâi guegni iô l'étant lè mâ et vère se lo reledzo avâi fauta de remontâ, lâi avâi tot avau onna portetta. Ti lè coup qe ie passâve perquie dèvant, *Dzemottet* âovressâi la portetta, vouâitîve lè mâ et se l'ètant avau tzacîve remontâ, por cein que l'ètâi payî po fére clli l'ovrâdzo treinta franc per an. Et lâi passâve prau soveint pè ce, pè la mau que l'avâi on prâ de la part de lévè dau motî et que lâi fasâi patourâ sa tchîvra tot lo tsautein. Dzemottet amâve bin sa tchîvra nâire et blliantse, et la tchîvra l'avâi onna brelâre po Dzemottet; et quand stisse la menâve ein tsamp, la tchîvra sè frolâve à sè tsausse ein breinneint la quûva et pètolâve de dzoûïo.

On dzo que revegnant ti lé doû de l'herba, la tchîvra et pu Dzemottet, et que passâvant vè lo motî, noutron corps ie vâi que lè mâ ètant tot avau. Atant lè remontâ de suite. L'eintatse dan sa tchîvra, preind la clliâ et pu .. crrr... crrr... sè met à remontâ son relodzo. Allâve grâ, clli dzo quie, sé pas se l'avâi sâi, mâ jamé lo petit mâ lâi avâi seimblliâ asse pèsant.

Quand lè que fut r'avau et que fâ ètat de repreindre sa tchîvra... tot ètâi vîa; ne bîta, ne cordetta. Iô dau diâbllio avâi-te bin pu passâ? S'ètâi-te dètatcha et avâi-te fotu lo camp à l'ottô? Cein sè pâo bin, l'é dâi bîte que sant quemet lè fenne : tote per brelâre. Sè tracasse dan pas trau et, dèvant d'allâ à sa carrâïe, eintre âo veindâdzo dau cabaret po dèmandâ quartetta.

Lâi ètâi pas pî du onna menuta que l'oût fière l'hâora âo relodzo que vegnâi de remontâ. Mâ quin' hâora ètâi-te? Dzemottet comptâve : « On coup... dou coup... trâi... quatro... Dza quatr'hâore !... cinq... six... sat... Mâ ! mâ ! qu'è-te cein !. . houit... nâo... Oncora !... Dhî... onze... doze... Sonne la miné !... treize... quatoze... T'einlèvâi ! »

Lo relodzo n'arretâve pas. L'avâi passâ veingt, pu treinta... cinquanta... On ceint !... On arâi de que voliâve tot fière ein on iâdzo. Dzemottet n'ètâi pe rein âo cabaret : tot ein charogneint, l'avâi chautâ tant qu'âo motî po vère que lâi avâi.

L'âovre la portetta d'avau, et vouâite ein amont dein là tiéce. Fiésâi adî ! L'ètâi omète à cinq ceint ! C'ètâi nè dein la tiéce, mâ on voyâi tot parâi lo petit mâ que décheindâ et qu'ètâi binstout vè la portetta. Mâ ! qu'è-te que lâi avâi d'appondu à clli petit mâ? on affére nâi et bllian avoué dâi fetson quemet on tsevau de lotta. Que dau diâbllio ètâi-te? Lè pardieu cein que fasâi fière... don !... don !... qu'on arâi de que lo fû ètâi âo payî.

Quand clliau fetson furant arrevâ vers li, mon Dzemottet lè z'eimpougne et lè tîre d'onna force dèfro que, ma fâi: la corda dau mâ sè trosse et que tot châote fro, pè la portetta, la pierra et l'affére nâi et bllian.

Lo relodzo botse de fière; Dzemottet sè redresse et sède-vo que vâi que l'ètâi que clli l'affére : sa tchîvra ! oi ma fâi ! sa tchîvra, ètrangliâiè et asse râide qu'on pequiet.

Mon gros fou de Dzemottet, quand l'avâi ètâ *remontâ*, l'avâi ètatsi sa tchîvra âo petit mâ dau relodzo, sein peinsâ que clli mâ voliâve pas restâ quie.

Marc à Louis.

GARE, LES PLUMES !

Dans un tramway presque complet, un monsieur et sa femme, au prix de bousculades, d'écrasements de pieds multiples, avaient fini par trouver place. A peine le monsieur était-il assis qu'il poussa ce gémissement :

— Ah ! mon Dieu !... je n'y vois plus ! .. J'ai perdu mon binocle !

Et, myope comme une taupe, le pauvre homme, en quête de son pince-nez, se mit à tâtonner éperdument...

— Je t'en prie, murmura-t-il à sa femme, aide-moi... cherche... je n'y vois rien...

— Tant pis pour toi ! riposta l'épouse, de fort méchante humeur. Ça t'apprendra à me faire monter en tramway, un dimanche. Voilà où tu en arrives avec ta manie de toujours « lésiner » quand il s'agit de prendre une voiture. Tu as perdu ton binocle : c'est bien fait !

Et une scène de ménage éclata, qui attira sur le couple l'attention des voyageurs, dont l'un s'écria soudain :

— Mais le voilà, votre binocle !

Du doigt, en effet, il montrait le pince-nez suspendu comme un stalactite à une plume de faisan dont s'empanachait le chapeau envahissant d'une des voyageuses du tramway.

La plume redoutable avait, au passage, embroché et cueilli le lorgnon sur le nez du myope !

LES HEUREUX !

A l'orée d'une sapinière. Dans le champ qui la borde, tout près, une maison unique, toute vieille, toute lézardée, avec une cheminée couverte de « tavillons ». Des prés verdissants monte un troublant parfum. Les routes éblouissent. Le long des murs, dardés de soleil, se hasardent, timides, les petites « gremillettes. »

J'ai sorti de ma poche l'inévitable livre du jour, en l'occurrence, « Chantecler »; et devant un brillant auditoire : deux amis assis aux fauteuils d'orchestre, c'est-à-dire sur deux troncs de sapin, je déclame le « matin du coq ».

. . . . . .

Le grincement d'une porte coupe en deux une de mes tirades. Dans l'entrebaillement sombre, apparaît, on eut dit d'une sorcière, une petite vieille toute courbée sous les ans, toute ridée dans la cape noire qui encadre son visage. Curieuse, elle s'avance pour voir quel est le personnage qui vient, en ce lieu solitaire et tranquille, claironner ainsi à sa fenêtre.

Surpris et pour ne pas effaroucher la bonne vieille, j'arrête ma lecture et, lui souhaitant le bonjour :

— Alors, madame, vous voulez aussi écouter?

— Oh ! la, mon té oui ; on écoute tout ; et puis surtout aujourd'hui que je suis enrhumée.

Alors, je reprends ma lecture et la poursuit jusqu'au bout devant mon auditrice inattendue, dont les yeux, étonnés, ne me quittent pas.

Mes amis, éblouis, grisés par les rimes opulentes et surtout par le premier soleil d'avril, rêvent, l'œil fixé sur la pointe de leurs souliers.

La vieille, qui n'a rien compris à l'éloquence grandiloquente de cette basse-cour en liesse, nous considère maintenant tous trois de la tête aux pieds, à l'égal de bêtes curieuses, et, remarquant l'état de nos souliers :

— Y a encore joliment de poussière sur les routes, tout de même !

* * *

Je rengaînai coq et faisane, si indifférents à la bonne femme, et, bavardant avec elle, par hasard, je prononçai le mot de « comète ».

A ce mot mystérieux, qui évoque dans l'esprit de la paysanne l'idée d'un bouleversement général, de la fin du monde, elle oublie son rhume de cerveau.

— Eh bien oui, fait-elle, me regardant un peu de travers, comme si de la poche où j'avais serré le livre, j'allais cette fois sortir la comète elle-même, eh bien, oui, croyez-vous, mossieu, qu'elle veut nous faire quelque chose? Moi, je ne crois pas. Qu'est-ce qui peuvent bien en savoir, ces savants qui écrivent toutes ces horreurs sur les papiers ?

— Et quoi donc, demandai-je, la craindriez-vous aussi, cette comète ? La mort vous ferait-elle peur ?

— Oh bien là, oui, surtout étouffée. Je sais bien que voilà,... ce serait tout le monde ensemble.

— Quel âge avez-vous, ma bonne dame ?

— Moi, j'aurai tout de suite septante ans.

— Eh bien, il me semble qu'à cet âge on doit en avoir assez de la vie ; elle n'est déjà pas si gaie.

— Taisez-vous, mossieu, plus on vient vieux, moins on voudrait s'en aller.

— Alors, puisque vous y êtes si fortement attachée, vous avez eu une existence heureuse? Vous l'êtes encore, peut-être, heureuse?

— Mon té oui. Y a bien mon homme qui est mort y a cinq mois d'un cancer au ventre. Oh ! mais on l'a bien soigné, au moins. A part ça, je ne suis pas malheureuse ; je vis toute seule, je ne m'ennuie pas trop, parce que je peux encore travailler; mais c'est ce rhume qui est embêtant.

Et là-dessus, la vieille nous quitta pour aller chercher son mouchoir.

* * *

Au bout d'un moment de silence :

— Eh bien, les amis, fis-je, faut-il reprendre « Chantecler » ?

— Non,... merci.

Avril 1910. P. D.

Ces bonnes amies. — Madame *** emploie tous les artifices pour réparer des ans l'irréparable outrage, avec une remarquable habileté. Aux gens non prévenus, elle fait illusion « Elle est éternellement jeune », déclarent ses amis.

Mais les amies sont moins aimables et l'une d'elles disait, l'autre jour, comme on parlait de la famille *** :

- Ce bon *** ferait bien de marier ses filles. Car bientôt elles seront plus vieilles que leur mère !

Pauvre enfant ! — Extrait d'une leçon clinique d'un professeur de faculté de médecine.

— Dans le passé de cette femme, nous relevons la naissance de trois enfants mort-nés, dont un *sourd et muet*.

Lequel ? — M. R*** arrive, l'autre jour, chez un de ses amis dont la femme avait accouché la veille.

Le père, tout heureux et tout fier, conduit M. R*** auprès d'un berceau des blancheurs duquel émergent deux mignonnes têtes de bébés.

M. R ** les regarde longuement, puis se tournant avec sympathie vers son ami :

— Lequel penses-tu garder ?

Opera. — Le succès de la saison d'opéra s'est affirmé dès la première, qui, d'ailleurs, avait fait salle comble. On jouait *Manon*. La seconde, *Rigoletto*, a confirmé pleinement l'impression des débuts. C'est donc deux bons mois assurés.

Voici les spectacles de la semaine : Demain, dimanche 17 : *Manon*, opéra-comique en 5 actes de Massenet. — Mardi 19 : *Lakmé*, opéra-comique en 3 actes de Léo Delibes. — Mercredi 20 : populaire. — Vendredi 22 : pour la première fois *Le Chemineau*, opéra en 4 actes de Xavier Leroux.

Kursaal. — Nous voici à la dernière semaine de la Revue *Il pleut Bergières*. Cinquante représentations, jeudi prochain. C'est un record.

Pour cette finale, M Tapie a encore monté une scène de danse et mouvements d'ensemble à la Fête de Gym, par les Kursaal's Girls; en outre, à l'acte des Galeries du Commerce, deux duos nouveaux : un sur les Armaillis et un sur un sujet lausannois. Avec la scène désopilante de Géo et May-Blossom en agent polyglotte, ce sera une semaine triomphale que celle-ci.

Dimanche, dernière matinée, avec la Revue.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.